

dans un rôle tout à fait secondaire. Washington lui-même, sous le pseudonyme de Harper, il y a dans cette production, de la vérité, de la variété, de la vie. Les deux figures de femmes sont un peu ternes, mais le caractère du capitaine Lawton, le sabreur virginien, est vigoureusement accusé. Le docteur Sitgreaves, avec ses sollicitudes anatomiques, est assez plaisant. Cependant cet ouvrage ne saurait être classé en première ligne parmi les romans de Cooper. On en peut dire autant, ce me semble, de *Lionel Lincoln*, publié, en 1824, et dont le sujet est également emprunté à l'histoire de la guerre de l'indépendance.

Le triomphe de Cooper n'est pas là ; il est dans la peinture des grandes scènes qui se passent sur l'Océan, et des puissants contrastes que font naître le rapprochement de la vie civilisée et de la vie sauvage. C'est dans ces deux directions que Cooper s'est élevé jusqu'au génie et qu'il a mérité d'être placé le premier, après Walter Scott, dans la liste des romanciers du XIXe siècle.

*Le Pilote*, qui parut en 1824, est un chef d'œuvre. Depuis Smollett, personne n'avait traité avec éclat le genre maritime. C'est Cooper qui l'a mis en vogue et en honneur, et, depuis *le Pilote*, de nombreuses imitations en Angleterre et en France sont venues témoigner de la sensation produite par cet ouvrage. Mais, parmi les imitateurs, nul n'a su allier avec tant de charme la poésie et la vérité, et voguer comme lui, avec un bonheur admirable, entre le fantastique et le plat, qui sont les deux écueils du genre. Il y a bien dans *le Pilote*, comme en général dans toutes les productions de Cooper, quelques longueurs, quelques minuties, descriptives ; son style est parfois traînant et lourd ; mais ces défauts disparaissent devant l'intérêt saisissant des détails, des caractères, des tableaux et de l'ensemble. Paul Jones le hardi et ambitieux corsaire, caché sous la jaquette d'un pilote, le sentimental Griffith, le pétulant Barnstable, le joyeux Merry, le sentencieux Boltrope, le soldat de marine Manuel *l'amphibie*, sont des types de marins aussi vrais que variés ; mais rien n'égale la belle création de *Tom-le-Long*, le fameux contre-maître de *l'Ariel*, le matelot par excellence, qui ne comprend pas l'utilité de la terre ferme, et qui, faisant corps avec le navire dont il a vu planter la première cheville, trouve tout naturel de mourir volontairement avec lui ; la scène où il prend et exécute cette détermination est la plus belle du roman. Cette figure si gauche si grotesque, si amusante et en même temps si noble, si dévouée, si imposante, à servi depuis de modèle à vingt portraits du même genre, mais aucun n'approche de la perfection de l'original. Il n'est pas jusqu'aux personnages terrestres et appartenant à la vie ordinaire, personnages qu'on le pinceau de Cooper n'exceller pas toujours à rendre, qui ne soient également réussis dans *le Pilote*. Le vieux colonel Howard, si amusant dans ses transports de *loyalty* et de patriotisme, l'intrépide, facétieux et ivrogne Boroughcliff, le lâche et perfide Christophe Dillon, la vive et malicieuse Catherine, la belle et langoureuse Cécile composent une galerie de portraits colorés sans exagération et dessinés avec une grande finesse.

Le roman des *Pionniers*, qui parut en 1822, fut le premier essai de Cooper dans un genre qu'il devait traiter avec un succès peut-être plus grand encore. Pour la première fois apparaît chez lui la pensée de mettre en présence deux ordres de civilisation ou plutôt la civilisation et la sauvagerie. Cette pensée n'est encore là qu'à l'état de débauche. Mais l'auteur en tirera plus tard un très grand parti. Elle est admirablement réalisée dans *le Dernier des Mohicans*, qui parut en 1826. Pour l'originalité, la grandeur, la grâce, la vigueur des descriptions, des caractères, et l'intérêt dra-

matique de l'action, *le Dernier des Mohicans* est le digne pendant du *Pilote*. De tous les romans de Cooper c'est peut-être celui qui a eu le plus de vogue en Europe.

Déjà M. de Chateaubriand, que l'on trouve toujours sur son chemin quand on remonte à la source de ce qui s'est écrit de beau en ce siècle, déjà M. de Chateaubriand nous avait initiés aux charmes si nouveaux pour nous de la poésie transatlantique ; nous vivions d'*Atala* et des *Natchez* lorsque l'auteur du *Dernier des Mohicans*, de *la Prairie*, des *Puritains d'Amérique*, est venu étaler à nos yeux, dans toute sa richesse inculte, grandiose et variée, la mine même dont M. de Chateaubriand avait extrait un lingot d'or précieux, qu'il nous avait livré après l'avoir admirablement ciselé.

Si Cooper est loin d'égaliser pour le travail du style, pour la beauté artistique, son illustre prédécesseur dans la peinture des mœurs sauvages, peut-être rachète-t-il cette infériorité poétique par une plus grande vérité. Les sauvages de M. de Chateaubriand, Chactas, Atala, Celuta, Mila, Outougamiz, sont des créations ornées de toutes les séductions d'un beau génie. Les sauvages de Cooper sont beaux avant tout de leur beauté propre. Le romancier américain nous les livre à peu près tels que Dieu les fit, pleins d'harmonies et de contrastes, farouches et grossiers dans leurs actes, délicats et fins dans leurs impressions, élégants dans leur pose, bizarres dans leur ajustement, graves et pittoresques dans leur langage, féroces et impitoyables pour un ennemi vaincu, hospitaliers, naïfs, rusés perfides, insoucieux du lendemain, plus orgueilleux que des rois, dédaigneux de toute occupation autre que la chasse et la guerre, et obéissant à tous les instincts spontanés d'une nature qui n'a été encore ni épurée par le travail de la réflexion, ni dépravée par l'influence du sophisme.

Nous assistons là à tous les épisodes si variés de leur vie si pittoresque ; nous les voyons, au wigwam, respectueux pour les vieillards, entourant leurs femmes d'une affection calme, mais orgueilleuse et dure, qui prend sa source dans la conviction de leur infériorité générique ; nous les voyons autour du feu du conseil, autour du poteau de guerre où la victime insulte à ses bourreaux, à la chasse, aussi adroits qu'intrépides, à la guerre, suivant comme des limiers la piste de leurs ennemis. Nous assistons à leurs jeux, à leurs cérémonies religieuses, à leurs danses guerrières ; nous les voyons barbouillés de couleurs tranchantes, chamarrés de plumes, ornés de quincaileries, décorés des chevelures des vaincus et armés du terrible *tomahawk* ; nous les voyons enfin tels que vous pouvez les voir tous les jours en ce moment, à Paris même, dans la personne des derniers survivants de cette race qui disparaît du globe. Allez voir les *Indiens Yoways*, et, si vous avez lu Cooper, vous reconnaîtrez, en contemplant *le Nuage-Blanc*, *la Pluie-qui-Marche*, *le Petit-Loup*, avec qu'elle fidélité le célèbre romancier a peint *Grand-Serpent*, *le Cerf-Agile*, *le Renard-Subtil* ; il n'est pas jusqu'au jeune fils du *Nuage-Blanc*, si fier dans sa tenue, si naturellement élégant dans ses poses, qui ne m'ait rappelé d'une manière frappante le poétique personnage du jeune Conanchet dans les *Puritains d'Amérique*.

Chingachgook, le vieux chef Mohican, le jeune Uncas, si intrépide, si noble et si beau, le perfide et féroce Magna, sont des figures dessinées de main de maître, qui, rapprochées du vieux colonel Munro et de ses deux gracieuses filles, du jeune officier Duncan et du grotesque *David-la-Gamme*, le professeur en psalmodie, font du *Dernier des Mohicans*, par l'attrait des contrastes, une lecture pleine de saveur et de charme. Mais, ce qui donne à ce roman un intérêt si particulier, c'est ce Natty-Bumpo, que